



Bloody Idiot

par

Ongi

1. Première Partie
2. Deuxième Partie



Première Partie

Fiction originale largement inspirée de ' Cornerstone ' du groupe Arctic Monkeys, écrite pour la fabuleuse Fractals. (J'espère vraiment que ça te plaira au moins un peu et que je n'ai pas trop massacré cette chanson... Je t'aime. 3).

...

Appartement. Intérieur/Nuit.

' Sam. '

' Sam... '

' Sam ! '

' Saaaaaaaaaaaaaaaaaaaaam ! '

Son visage rieur se tourne vers celui, faussement boudeur, de Phil, certainement blasé de devoir l'appeler une dizaine de fois pour obtenir une miette d'attention. Il me semble qu'elle respandit en éclatant de rire une nouvelle fois, serrée contre Phil, bras dessus-dessous.

Le vent semble particulièrement s'amuser avec ses longs cheveux bruns, les lui renvoyant à la figure à chaque fois qu'elle pivote la tête à gauche, puis à droite, en face, à nouveau à droite et ainsi de suite... Phil ne se sépare pas de son rôle d'amoureux grognon, laissant Sam roucouler joyeusement et dire qu'elle trouve ça *mignon*. Pourtant il ne cesse de fourrer son nez dans sa nuque, de baiser ses joues rougies par le froid et le rire, d'embrasser ses paupières, son menton et ses lèvres.

Pause.

Arrêt sur image, donc.

Le visage rayonnant de Sam, en gros plan sur l'écran, presque flou à cause des pixels. Ses dents dévoilées par sa bouche souriante, blanc tranchant sous rose-rouge. Si joyeuse, si bouleversante de vie. J'ai les mains qui tremblent, le coeur qui bat douloureusement la chamade : j'ai besoin d'un cachet, et *vite*. Je regarde le médicament sombrer en un ' plop ' et se dissoudre lentement dans l'eau du verre, à la seule lueur pâlotte de la télévision.

Et cette putain de tristesse à la con aux accents de névrose qui ne veut pas partir !

Ma tête tourne. Je *crois*. Et, soudain, l'idée de rester assise, lovée dans le canapé, enroulée dans ma couverture polaire rouge et pelucheuse, à regarder le visage de ma soeur aujourd'hui disparue, morte peut-être, m'est tout bonnement insupportable.

Le sol tangué lorsque je me mets sur mes pieds, la télécommande du magnétoscope vole sur le parquet, les piles valsant sous le choc. Le goût du cachet sur ma langue est proprement écoeurant et âcre, probablement dû au fait que je l'avale d'une traite, tremblante. Mes dents s'entrechoquent d'ailleurs au verre, provoquant une saveur sanguine qui se mêle à ma salive. J'ai froid. Mais c'est sûrement naturel puisque, mon édreton protecteur retiré, je me retrouve en sous-vêtements, peau dénudée, exposée à l'air libre, frais, mordant.

Essayer, tenter de fuir le goût et le sentiment de nostalgie, culpabilité et remords qui continuent à se glisser contre ma langue, dans ma gorge, me donnant l'envie et le réflexe de vomir. Même si tout ce que je pourrais actuellement cracher à la face du monde est la bile acide de mon estomac.

Mes jambes s'agitent toutes seules, me dirigeant vers ma chambre, me conduisant devant mon dressing. Parce qu'il faut être habillé pour sortir dehors, *non* ? Mes doigts enfilent ma robe noire sur mon corps, la descendent sur ma taille, et passent ma veste rouge, en remontent les manches sur mes coudes. Mon miroir ne me sourit pas, sans doute parce que ma bouche ne le fait pas. Elle est d'ailleurs bien trop occupée à se laisser barbouiller d'écarlate, pareille à mes yeux qui se noient dans le charbon de mon mascara. Mon visage se recule de la glace à laquelle il était collé, et je me sens quelque peu satisfaite du résultat.

Avec mon teint pâlichon, blafard, que renforce le noir autour de mes yeux videsmortsdechagrinetd'angoisse, avec le rouge pétaradant de ma veste à grosses mailles - celle que je mets uniquement lorsque je suis malade - et le cramoisi de mes lèvres serrées, je ressemble à une véritable plaie ambulante. Ne manque plus que le rouge de mes veines ouvertes, étalé sur mes avant-bras pour parfaire le tableau. Mais cela ferait mauvais genre, il me semble. Personne dans mon entourage ne s'est jamais ramené dans un pub avec les poignets dégoulinants de sang. Du moins, je ne crois pas.

Putain Sam, t'abuses ! Voilà que tu me fais retomber dans mes délires psychotiques d'adolescente morbide. Dire que je pensais vraiment avoir dépassé cette période...



Mes orteils disparaissent dans les chaussures à talons d'un vermeil verni, et je me demande *quand* suis-je arrivée dans le couloir de l'entrée. Pendant que je songeais gentiment à mes *bloody* rêves, certainement. De toute façon, je n'ai pas les couilles pour passer à l'acte. Je les ai jamais eues, c'est le cas de le dire. Autant, découper un animal, quelqu'un d'autre - n'importe qui - au scalpel ne me fait rien ressentir de particulier, autant l'acte sur mon propre corps me fait peur. Et pas seulement à cause de la souffrance.

Je me saisis de mes clés dans un bruit de métal qui se heurte. L'ouverture béante de la porte m'attire comme un trou noir mais je me force à aller éteindre la lampe dans ma chambre. Une pression sur le bouton et l'ampoule a son compte sans avoir le loisir de combattre contre son extinction. Par contre, l'écran de la télévision me met K.O. alors que je sors de la chambre. *Gagner une bataille pour perdre la guerre* est une expression qui résume bien la reddition qu'offre mon cerveau sous le poids pesant de la tristesse.

Le visage de Sam n'a pas bougé depuis sa mise en pause, toujours presque déformé par les pixels. Les piles de la télécommande roulent sous mes semelles, manquant de me faire tomber, tandis que mon doigt se pointe, se tend désespérément vers le gros bouton **rougevieux** du poste de la télévision. La luminosité blanche disparaît en un 'zap' éblouissant qui met à mal la vision de mes pupilles, plongées à présent dans la pénombre froide et bleutée du salon. J'ai envie de m'effondrer dans les confortables coussins du canapé moelleux et de chialer jusqu'à n'en plus pouvoir. J'ai envie de ça. De cette facilité si tentante. De ce 'oui' à la tristesse, la mélancolie, la vautritude absolue. Au truc que j'ai eu envie de fuir à tout prix, il y a un quart d'heure à peine. Putain de contradiction émotionnelle. C'est trop de trop, ce soir, je SORS. Et ça va *saigner*.

Pub. Intérieur/Nuit.

La foule dans le pub de nuit me surprend, avant de réaliser qu'il est déjà minuit trente et que nous sommes samedi soir. **Cornerstone** est le pub où je vais le plus fréquemment. Bonne musique, personnel aimable et compagnons hurluberlus de beuverie sympathiques. Sans compter les lumières spasmodiques qui contribuent largement à l'atmosphère. Tout le monde est beau, mystérieux dans la semi-pénombre, brumeuse de la fumée des cigarettes, balayée par les faisceaux colorés qui vont et viennent de ci, de là. APPLE JACK. Deux mots qui vont bientôt résumer ma soirée. Enfin... ma nuit, plutôt, au vu de l'heure qu'affiche mon portable.

M'accouder au bar n'est pas une mince affaire. Je me fais bousculer un peu avant d'y parvenir, me logeant dans un espace réduit, entre Mister One et Mister Two. Lesquels me sourient d'ailleurs, lorsque je les frôle sans le faire exprès, que je leur adresse une moue d'excuse. Nope. Pas moyen de draguer ce soir. A moins de vouloir raviver la douleur en remuant le couteau dans la blessure et rajouter du sel par-dessus, l'amour n'est pas pour les plaies ambulantes. L'alcool si. J'avale ma première lampée, gardant en tête l'idée de me désinfecter. En tant que plaie émotionnelle, il serait dommage que je devienne une plaie émotionnelle purulente et envenimée, non ?

Mon téléphone sonne dans la poche de ma veste, et la laine rugueuse de celle-ci se frotte contre ma main qui va s'en saisir. *Appel entrant de Lucy*. Meilleure pote à laquelle je n'ai pas envie de parler parce que je n'ai envie de ne parler à personne. Mais je sais que si je ne décroche pas, je vais en entendre parler pendant des millénaires. Mon pouce presse le bouton vert et je plaque le combiné contre mon oreille, ce qui provoque un léger choc entre la surface lisse du téléphone et ma boucle d'oreille en toc.

' San ? Mais t'es où ? ', s'écrie Lucy en poussant un petit perçant dans mon oreille, me faisant immédiatement regretter d'avoir décroché.

' **Cornerstone**. '

Mon ton las et ma réponse succincte ne semblent pas lui faire comprendre qu'elle appelle à un mauvais moment. De toute façon, Lucy ne comprend que ce qu'elle se donne la peine de comprendre. *Regrettable* trait de caractère.

' Et tu peux me dire ce que tu fiches là-bas ? ', répond-elle sur un ton excédé.

' Bah... je bois. '

Je l'entends soupirer et je sais que c'est une *très* mauvaise chose. Mais vraiment **très mauvaise**. Pas une de ces choses qui vous bousille la soirée, mais une de ces choses qui vous fout en l'air la *semaine*. Remarque, pas de pot pour Lucy. Elle arrive trop tard. Ma soeur a déjà entrepris de me gâcher la semaine, voire les quelques années à venir, avec sa connerie de disparition. Ou bien sa connerie de mort. La police n'est pas vraiment au top de l'info et comme c'est elle qui me tient au courant de l'avancée de l'enquête...

Ça me fait penser que les parents avaient une voix complètement démontée au téléphone hier, quand on a été mis au courant des dernières découvertes (qui avoisinaient les zéros). J'ai bien songé à aller les voir, faire 500 cents kilomètres pour me blottir dans l'étreinte protectrice, paternelle et maternelle, mais ils ont dit que ce n'était pas la peine, que ma dernière année en deuxième cycle de médecine était importante, qu'il ne fallait pas que je la gâche et que je gâche tout mon travail. ' CONNERIE. ' a été ma seule pensée sur le moment. Une soeur disparue, peut-être *m-o-r-t* eet mon avenir est **plus important que la situation** ? **CONNERIE ! Définitivement**. Je ne me suis calmée qu'après les avoir entendus expliquer. Que c'était eux qui allaient se déplacer jusqu'ici, en fin de compte. Qu'ils dormiraient sur mon canapé dépliant. Qu'ils arriveraient lundi, le temps de faire leurs valises et de s'arranger avec les voisins pour qu'ils s'occupent du chien, Gamba, et de la maison.



Je n'ai pas non plus vu Phil. Je suis bien allée toquer à la porte de leur appartement, à Sam et lui, mais personne n'a ouvert ou même donné signe de vie. Est-ce qu'il aurait foutu le camp, ayant pris peur ?

Est-ce qu'il est impliqué d'une quelconque façon dans la disparition de Sam ? Est-ce que la police l'a bouclé et ne m'a pas prévenue ?

' San ? San ? Saaaaaaan ! ', hurle Lucy depuis le combiné. ' Bon sang, mais tu m'écoutes ? Je peux savoir pourquoi tu es au **Cornerstone** à te bourrer la gueule, et pas avec nous en train de fêter l'anniv à Mathieu en te bourrant la gueule, comme on avait dit ? '

Ah. Oups. Remarque, on s'en fout de Mathieu. De toute manière, c'est qu'un con. Et c'est bien fait pour sa gueule. Je vois même pas pourquoi Lucy se donne la peine de sortir avec un gars pareil. Si, je le sais, en fait : pour ne pas être toute seule et parce que - apparemment - c'est un bon coup. Et c'est moche. Mais ce n'est que mon avis.

' J'ai pas envie de le dire. '

Complètement vraie, cette réponse. J'ai *pas* envie de le dire. Alors je le dis pas. **Point.**

' *Issane...* ', gémit Lucy pour tenter de me faire fléchir. Je la vois d'ici battre des cils en faisant sa moue de petite fille capricieuse.

' Quoi, Lucy ? '

Merde. J'ai rêvé ou mon ton a eu des accents-relents de désespoir ? On va dire que j'ai rêvé. Le souffle de Lucy s'entend au travers du téléphone, et je prends conscience qu'elle a retenu sa respiration. Mauvais. Le gars qui se presse contre moi pour atteindre le bar sent lui aussi mauvais - sauf que lui c'est au sens *propre*.

' Tout va bien ? ', me demande sa voix, suspicieuse.

A mon tour de soupirer, avant de boire mon verre et d'en commander un autre. Non, *ça ne va pas. C'est que maintenant que tu t'en rends compte ?* Je ravale mon amertume puisqu'après tout elle ne sait pas qu'on joue aux devinettes.

' Ça ira mieux demain. ', je lui assure en tapant le bout de mes doigts contre le verre, à nouveau rempli d'APPLE JACK, à une cadence régulière. Quelle vilaine menteuse je fais là !

Des doigts me tapotent l'épaule, alors je me retourne en lançant une grimace de dépit à mon APPLE. J'ai une sorte de hoquet violent lorsque je réalise que Phil est devant moi. Je pensais que c'était seulement un client qui voulait pouvoir atteindre le bar. *Qu'est-ce qu'il fout là ?* Puis je me reprends, m'adresse quelques claques mentales et annonce à Lucy que je la rappellerai plus tard, que je lui souhaite une bonne soirée.

Je tente de sourire à Phil, tout en fourrant mon téléphone portable dans ma poche, mais le résultat me paraît plutôt faible. Lui n'essaie même pas. Il se contente de me regarder droit dans les yeux, une question au bord des lèvres, je le vois bien malgré la lumière rouge qui l'éclabousse par intermittence. Alors, je laisse, moi aussi, tomber le sourire, et hausse un sourcil interrogateur. Il lance, comme s'il plongeait la tête la première dans une eau glaciale, le regard un peu fou : ' Qu'est-ce que tu fais ici ? '

Je crois que ma stupéfaction me secoue tellement fort que je reste figée, pendant au moins cinq minutes. Le voir là, l'entendre dire *ma* réplique... Ça m'a juste... chamboulée. Comme une quille se fait renverser par une balle au chamboule-tout des fêtes foraines. Et, bêtement, je pense : ' *J'aurai même pas droit à la peluche du gagnant... j'suis que la quille après tout...* '. Le sang me monte aux yeux, dévale la courbe de mes joues, dégouline de mon menton. Je n'ai même pas un dernier soubresaut. Pas le moindre. Rien. Niet. Nada. Que le mascara qui - j'en suis certaine - s'ajoute à ce ruissellement d'émotions, maculant consciencieusement ma figure. Je renifle, étale le sang transparent et le maquillage noir sur mes pommettes. Aucune envie de m'apitoyer davantage sur moi-même. Juste le choc de le voir, juste ça. Bien sûr, c'est le choc. Bien sûr...

Et Phil a besoin de moi. Autant le laisser gagner l'énorme nounours, j'aurai au moins ma conscience pour moi. Le laisser gagner, me chambouler à tout va est tout ce qui compte, *maintenant*. Même si Sam n'est pas là, *plus* là, pour qu'il puisse lui offrir la peluche.

Phil et moi... avons toujours entretenu une relation chien-chat, comme aiment les gens à l'appeler. Je le ressens plus comme si nous étions vraiment frère et soeur. Au tout début - quand Sam m'a présenté Phil - je l'ai gentiment testé. ' *T'es sûr que t'es assez bien pour ma soeur ?* ', insinuais-je assez régulièrement pour me moquer de lui. Et il me le rendait bien. Sam nous appelait ' les enfants '. On a arrêté de se chipoter pour un rien lorsque Phil a demandé à ma soeur de l'épouser. Ça montrait qu'il était vraiment sérieux - même si personne ne reste en couple avec quelqu'un pendant quatre ans si ce n'est pas sérieux - et que ma soeur allait réellement être heureuse, fonder une famille et tout le tralala qui s'ensuit avec.

Le corps de Phil se presse d'un coup contre le mien, me pousse à reculer pour laisser passer quelqu'un derrière lui, et je me rends compte qu'une fois encore, j'ai dérivé sur le fil de mes pensées. Je relève les yeux sur son visage qui me surplombe, et je surprends un espoir peint sur son visage, d'une encre translucide.

' Alors ? ', insiste-t-il comme si c'était une question vitale à sa stabilité psychologique.

' J'essaie de faire un coma éthylique. Ça rate pour l'instant. Toi ? ', fais-je sur un ton indéniablement sarcastique que je



ne parviens pas à retenir.

' Je sais pas. Je... j'ai fait quelques bars déjà... Le Battle Ship, le **Rusty Hook**. Et le Parrots Beak. '

Je hoche la tête sans comprendre pourquoi il me raconte tout ça. Pas que ça me soit complètement égal et que ça me passe au-dessus de la tête, mais je ne vois pas où est son intérêt. Un besoin de parler ? De remplir le vide ? Je n'en sais strictement rien. Et puis je réalise. Ce sont les bars, avec le **Cornerstone** en plus, que Sam adore faire défiler dans une soirée. Tous les quatre. L'un après l'autre. Et l'idée qui germe dans ma petite tête dérangée me donne froid dans le dos, m'épouvante tout en me paraissant naturelle. C'est d'ailleurs avec crainte que je l'expose à Phil, mal assurée, ayant décidé de peur qu'il le prenne mal, se vexe ou déborde d'une quelconque manière.

' Phil. ', fais-je d'une voix plate, neutre.

' Oui ? ', répondit-il avec une angoisse évidente.

' Est-ce que... ', souffle-je pour m'encourager, ' Est-ce que tu **la cherches** ? '

Ses yeux s'écarquillent mais je ne sais pas comment l'interpréter. Ma question est-elle folle, cinglée ? Est-elle juste ? Dans tous les cas, cela revient au même : il ne me répond pas et m'évite du regard, en me donnant l'impression d'un gamin pris en flagrant délit. Mais je peux me tromper.

Son expression est douloureuse alors qu'il reporte enfin son attention sur moi.

' Non non. ', jure-t-il à toute vitesse.

Et je vois bien qu'il ment. Soit c'est ça, soit je suis réellement folle.

' Je peux t'appeler par **son nom** ? '

Ça se voit tout de suite à son expression qu'il s'attend à être rejeté, à ce que je l'envoie balader. C'est peut-être ce que je devrais faire, non ? Mais autant je mourrais pour envoyer Lucy se faire voir, autant je ne désire pas faire ça à Phil. Parce qu'on partage un peu la même douleur. Du moins, on se partage la même personne depuis un peu plus de huit ans. On se partageait. Moi, ma soeur, et lui, sa femme. **Notre** Sam.

Je dois avouer que j'hésite un peu... oh et puis zut !

' Je ne devrais pas dire ça, mais... '

Son visage se penche un peu sur le mien pour mieux percevoir le son de ma voix, et j'hésite encore en voyant ses yeux sombres. Ma veste se déplace sur mon épaule, en tombe sur mon bras. Parce que mes doigts en agrippent la manche en laine infroissable comme une bouée.

' ... mais oui. **Tu peux m'appeler comme tu veux.** '

Je lis son ' merci ' sur ses lèvres, juste avant qu'il ne se penche encore davantage pour me prendre dans ses bras, enfouir sa figure dans mon cou. Une de mes mains se verrouille en un poing sur son t-shirt, au niveau de sa taille, tandis que l'autre s'amarre à sa nuque. Sa peau est chaude là où sont posées mes mains, précédemment habituées au froid du verre empli de glaçons. Et, bien qu'il me dépasse largement en taille, je ressens le besoin de le consoler comme je le ferais avec un tout petit garçon triste.

' **Sam.** ', prononce-t-il dans le col de ma veste.

J'ai un élan de ... de je ne sais quoi, qui me pousse à serrer plus fort. A forcer sur sa nuque pour que son visage se cale réellement dans le creux qui joint mon cou et ma clavicule. Je ne réalise pas vraiment que nous sommes au beau milieu du **Cornerstone** bondé, à se consoler l'un l'autre. Il se recule doucement et c'est le signal de la fin. Même si ses mains sont encore sur ma taille, les miennes pendent au bout de mes bras, molles. Le rebord du comptoir s'enfonce dans mon dos quand je me tends en arrière pour le regarder avec plus de recul. Son visage entier est rouge, et cela n'est pas dû à une quelconque lumière. Seuls ses yeux échappent à la règle, m'apparaissant bien secs. Fierté proprement masculine, je présume. Moi non plus je ne pleure pas, plus. *Pas encore davantage.*

Je me rappelle mon APPLE JACK abandonné au triste sort de ne pas être bu. Alors je tâtonne derrière moi, dans le vide, puis attrape le verre pour le mener à mes lèvres. Phil regarde par-dessus moi, me loge un gentil coup de coude dans le ventre et se fait une place à mes côtés en bousculant Mister Two. Le Zéro absolu qu'il engloutit d'une traite me fait perdre la manche, avec mon APPLE JACK à peine entamé aux deux tiers. Le silence se fait entre nous, et la musique sonore de la salle me percute brutalement, comme si le moment précédent nous avait coupés du monde extérieur à notre peine, et qu'il me revenait à présent en pleine figure. Et j'ai l'impression qu'on fait pression sur ma gorge, comme une main inflexiblement resserrée autour de mon cou. J'ai l'impression qu'on m'étrangle, véritablement. J'étouffe, j'essaye de me débattre mais rien n'y fait. Il faut que je parte d'ici.

' Phil ? On rentre ? '

La main dans mon dos, qui me conduit vers la porte, me dit oui.



Deuxième Partie

Rue et voiture. Extérieur/Nuit.

L'air est glacial, dehors. La main de Phil quitte mon dos et j'enfile rapidement mon manteau, lui restant planté à côté de moi, les bras ballants. Il me semble perdu, alors que je l'observe du coin de l'oeil, zippant la fermeture de mon blouson. Impression qui disparaît lorsque je relève les yeux sur son visage et qu'il se met à marcher d'un pas assuré. Je ne sais pas où nous allons, je sais juste que prendre la rue de gauche est un choix étrange pour rentrer, puisque mon appartement et le leur - celui de Sam et lui - sont dans la direction opposée. Je ne sais pas où nous allons... jusqu'à ce que j'aperçoive la Clio rouge pétard, garée en bordure du trottoir. Je pile d'ailleurs sur mes jambes en la voyant. Je dois ensuite trotter pour que Phil ne remarque pas mon brusque arrêt, même si le silence de mes talons sur l'asphalte s'est certainement entendu.

Le bruit des portières se refermant me stresse, je gigote sur mon siège en essayant de ne pas penser que c'est la voiture de ma soeur et non pas celle de Phil. Rien que d'imaginer le *pourquoi-Phil-n'a-pas-pris-sa-propre-voiture-?* me rend mal à l'aise, me donne l'impression de m'incruster dans un truc qui ne me regarde définitivement pas. Le silence est compact dans l'habitacle de la voiture, et je n'ose pas le rompre à vrai dire. Que diable, un peu courage ma fille ! Au moment où je détache enfin mon regard du pare-brise, je vois Phil, de profil, la main sur le volant et l'autre sur son genou. Mais ce n'est pas cela qui me choque. C'est le petit manège qu'il répète toutes les deux ou trois secondes, ses ailes de nez frémissantes alors qu'il renifle discrètement la ceinture de sécurité. Et là, ce n'est plus de ma santé mentale dont je m'inquiète, mais de la sienne. Bel et bien de la sienne. Bordel, mais c'est **quoi** ce TOC ? !

Je me rencogne instinctivement dans mon coin, presque collée à la portière, les yeux à nouveau rivés sur le pare-brise. Me rends soudainement compte que je reconnais à peine les rues qui défilent, que ce n'est certainement pas mon quartier. Et mon esprit s'emballe à nouveau sur les fonctions psychologiques de mon beau-frère. Sur sa culpabilité dans la disparition de Sam. Et si... et s'il m'emmenait quelque part où personne ne pourrait jamais me retrouver ? Et s'il... - ok, on arrête le char là, San. *Phil* ? Un détraqué de psychopathe ? Nan, c'est décidément moi la cinglée, pas lui. Mais *sérieux, Phil* ? Ma main part toute seule pour me flanquer une claque retentissante et bien méritée.

' Hey ! Ça va ? ', me questionne Phil d'une voix inquiète.

Je le vois nous regarder tour à tour - la route et moi -, une de ses mains se tendre vers moi, mais je me recule encore davantage de lui avant qu'elle ne me touche, mes joues me cuisant, et ce non pas à cause de la gifle auto-donnée. J'ai honte. Je débloque. Je ris jaune avant de lui répondre.

' J'essaye de me débourrer, j'avais juste la tête qui tournait. ', je mens avec application, contrôlant mon ton pour tenter de paraître crédible. ' Tu tiens le coup, toi, au fait ? '.

Je me raidis dans mon siège en réalisant très tardivement qu'il a bu un verre au **Cornerstone**. Et s'il a bu dans les trois précédents bars...

' Ouais, ouais. Pas de problème. '

Je ne me risque pas à demander où nous allons, je ne tiens pas à être encore plus ridicule que je ne le suis déjà. C'est *moi* qui ai dit : ' On rentre ? ', après tout. Donc on rentre. Je suppose.

Et puis je l'entends marmonner, ou jurer tout bas plutôt.

' Ah merde !... '

' Quoi ? ', demande-je légèrement agressive, m'angoissant encore (silencieusement) sur notre destination.

' Faut que j'prenne de l'essence. '

' Ah. '

Coup de pot, coïncidence, chance, destin, hasard, *bref-on-s'en-tape*, la lumière d'une station apparaît après quelques minutes passées à rouler. Phil met le cligno, et parque la voiture devant une pompe à essence, 24h sur 24. L'odeur de celle-ci me monte à la tête dès qu'il ouvre la porte pour aller faire le plein, et je regarde par la vitre de ma portière. La station est tout bonnement déserte, excepté la boutique ' *spécial voyageurs* ' où un vendeur s'endort sur son comptoir. J'entends le ronronnement de la machine et les litres qui se déversent par le pistolet à essence. Et, ça s'arrête au bout de cinq minutes. La silhouette de Phil traverse le parking pour rejoindre la superette où le caissier somnolant sursaute quand les portes électriques coulissent pour laisser passer mon beau-frère. Aussitôt que je le vois discuter avec le vendeur, je me rue sur la ceinture de sécurité du conducteur et la hume à plein poumons, tout en jetant des coups d'oeil répétitifs au-dehors pour m'assurer que Phil ne revient pas. L'arôme qui s'accroche à la matière en polypropylène m'est familier, connu. C'est un peu écoeurée que j'en reconnais le principal élément : le parfum à la cannelle de Sam.

Je me redresse précipitamment, raide comme un piquet, en entendant des bruits de pas sur le goudron. Un regard à la



vitre, et je peux constater qu'en effet, Phil arrive. J'ai rien fait, rien vu, rien dit et même rien pensé. Et je ne suis pas du tout dans le déni. Ça non !

La voiture s'affaisse de quelques millimètres lorsqu'il s'installe devant le volant. Cette fois, à peine le moteur a-t-il le temps de démarrer que je tends les doigts vers le bouton de l'autoradio, empêchant le silence de reconstruire son mur entre nous. J'appuie deux trois fois supplémentaires pour changer de station radio, et les chiffres bleus sur le cadran noir défilent jusqu'à ce qu'une chanson m'interpelle et me dise : ' Hey ! C'est bon ! Tu peux arrêter de changer. '. Les chiffres cessent alors leur course effrénée, se posent pour afficher tranquillement l'heure, le 02 : 09 se met d'ailleurs à me narguer de tout son rayonnement bleuté. J'enfonce ma tête dans le coussin de l'appuie-tête pour essayer d'ignorer l'heure, et, le profil de Phil dans mon champ de vision, je tente de ne plus penser à rien.

Une main me secoue assez fort pour que je me réveille, assez délicatement pour que cela ne me fasse pas mal. Je chasse la mèche de mes cheveux qui s'est apparemment crue en droit d'envahir ma bouche, et soulève les paupières, me rendant compte seulement que je me suis endormie. Pourtant j'ai **HORREUR** de m'endormir en voiture. Je me sens toujours patraque par la suite.

' Désolé. ', marmonne Phil, ' Mais on est devant chez toi. '.

Ah oui. Le vent froid qui s'infiltré par l'entrebâillement de la portière, même si le corps de Phil lui fait quelque peu barrage, achève de me faire frissonner et de me réveiller complètement. Une jambe après l'autre, j'entreprends de m'extraire de la bagnole et Phil se recule pour que je puisse me tenir debout sur le trottoir. Je claque la porte, fouille mes poches en marchant quelques mètres - jusqu'aux marches de mon immeuble - et sors mes clés triomphalement en manquant de crier ' *Euréka* ! '. Et de m'étaler sur la première marche, par la même occase. Cinq marches à escalader et mon corps en pudding pâteux se scandalise de l'effort demandé.

Occupée à trouver la serrure dans le noir (et aussi la bonne clé), je remarque, après un temps de tentatives avortées, que Phil n'est pas derrière moi. Je crois pas avoir tout saisi... Je le retrouve planté à côté de la voiture, dans la lumière du lampadaire. Je le trouve con de pas venir. Et puis mon cerveau percute que je ne l'ai pas franchement invité à rester chez moi.

' Phil ! Qu'est-ce que t'attends pour te ramener ? ', je l'interpelle, faisant mine de ne pas saisir le pourquoi de son hésitation. Mission de rapatriement des troupes : réussie, Commandant Cerveau !

Bien, maintenant... nouvelle mission pour vous, Soldate San ! Trouvez le bon trou pour la clé ! Ou la bonne clé pour le trou ! Enfin, trouvez le truc que vous voulez mais ouvrez-moi cette porte !

Mission : ouvrir la porte. Pourquoi j'ai pas pris mon pied de biche ?

Appartement. Intérieur/Nuit.

Mon appartement est tel que je l'ai laissé en sortant. C'est-à-dire en un bordel monstrueux. Rien que le placard à chaussures ouvert, les vestes et manteaux au pied du perroquet, rien que le couloir me fait honte. Je sens Phil piétiner derrière moi, attendant sûrement que j'avance pour pouvoir à son tour fouler le carrelage blanc de mon couloir et fermer la porte à clé. Je me morigène en avançant, consciente que Phil a déjà vu pire de ma part. Ce que je peux être *stupide* ! Après tout, ce ne sont pas des représentants masculins qui vont me faire tout un pataquès pour un peu de désordre, non ? Quoique... si. J'ai déjà eu un petit-ami qui était ultra-maniaque sur la propreté. On a cassé quand il est venu pour la première fois à mon appartement... Pour un peu de vaisselle sale dans l'évier et mon lit défait. C'était assez perturbant de se faire jeter pour ça. J crois pas que j'aurais supporté bien longtemps un tel M. Propre, à bien regarder. Un détail me revient. Ca fait ' tilt ' d'un coup dans ma tête. La boîte de cachets sur l'accoudoir du canapé. Je ne crois pas l'avoir déplacée... et je n'ai aucune envie que Phil la voit et s'inquiète à son tour de ma santé mentale. Minute... J'ai ingurgité des médocs **et** de l'alcool dans la même soirée ? Je suis dingue. Complètement marteau. Maintenant que c'est un fait avéré, passons. Faut que je récupère ma boîte.

' Phil ? Si tu veux tu n'as qu'à aller prendre une douche. '

Penché sur ses lacets, il me jette un coup d'oeil et acquiesce.

' Dis, je suis plus fatiguée, j'ai pas envie d'aller me coucher. Tu veux dormir ou tu regardes un truc à la télé avec moi ? '

' Ok. '

' Cool ! Je vais faire des popcorns au caramel pendant que tu te douches ! '

Je le vois sourire devant mon enthousiasme. J'entre dans le salon et grimace. La couverture polaire repose à moitié sur le canapé, à moitié sur le sol. La boîte de cachets est tombée, éparpillant ceux-ci sur la moquette, et mon verre, calé contre l'accoudoir et le dossier du canapé, a conservé le dépôt blanc du médicament en poudre mêlé à l'eau. Le tapis est zébré de plis où se cachent les piles de la télécommande, quant à cette dernière elle doit trainer je ne sais où, le boîtier d'un côté, le clapet de l'autre. Et je ne parle même pas des coussins, de la carafe à demi pleine sur la table basse ou du canapé affaissé sur lui-même.

Si ma mère était là, elle dirait certainement que ce n'est pas possible, qu'elle ne m'a pas éduquée ainsi. Je me sens honteuse rien que d'y penser, moi qui laisse généralement ma génitrice s'égosiller gaiment contre mon comportement et ma mentalité *impossibles*. Je me baisse pour rassembler les cachets et attraper la couverture. Le bruit de la douche me



parvient, en sourdine. Je me dépêche de tout arranger convenablement et passe en cuisine.

La porte du micro-ondes m'échappe des mains et se ferme dans un grand ' bam ', je fais tourner le bouton jusqu'à ce que le cadran lumineux affiche le temps de cuisson que je veux pour mes popcorns. Et le plateau se met à tourner, entraînant le sachet encore plat des popcorns dans sa lente danse. Je reste là, à le fixer, finis par secouer la tête en m'apercevant de mon vague à l'âme. *Encore.*

J'ai vite fait de trouver une casserole dans le placard, le sucre sur l'étagère du milieu, le verre d'eau et de mélanger patiemment le tout à l'aide de ma cuillère en bois.

J'aime quand le sucre blanc devient sirop transparent pour ensuite parader en belle robe rousse. Même si la patience est le maître mot pour faire un bon caramel. Sam le manque à chaque coup. Ce n'est pas faute de lui avoir montré pourtant...

Le caramel n'est qu'un long sujet de taquinerie entre Sam, Phil et moi. Nous deux contre elle. Phil déconnant, faussement sérieux, sur le fait qu'être une femme et que ne pas savoir faire le caramel peut être un prétexte de rupture. J'en rajoute en lui lançant qu'il a vraiment fait une mauvaise affaire en épousant ma soeur, il poursuit toujours en disant qu'il aurait dû m'épouser, moi. Et ma soeur rigole doucement à chaque fois, pas vexée ou irritée pour un sous, nous entraînant dans sa joie.

' Ton caramel est quasiment prêt. '

La voix de Phil, murmurée mais proche de mon oreille, me fait violemment sursauter, ma cuillère échappant à ma main pour rebondir sur la gazinière et finir sur le sol. Le temps de réaliser, puis de me baisser pour la ramasser, je jure lorsque je constate la trace de caramel sur le carrelage, à moitié déjà sèche et me mets à racler avec mon ongle.

' Pardon. ', s'excuse Phil avec une grimace, ' Je peux faire quelque chose pour t'aider ? '

Je repousse les mèches qui me tombent sur la figure et, continuant de gratter de mon ongle, je lui demande de sortir les popcorns du micro-ondes et de les mettre dans un saladier. Lorsque je me relève, pourtant, il n'a toujours pas bougé, et sa bouche me colle un bisou sur la joue, ses cheveux humides venant chatouiller ma tempe.

' Je vais plutôt choisir le film. '

Je reste figée alors qu'il quitte la pièce, complètement étonnée. Phil me laisse **toujours** élire la vidéo. Pas une fois, dans les soirées que nous passons à trois, il n'a dérogé à cette règle, même quand Sam lui faisait du charme ou le menaçait pour que l'on regarde un de ses films d'horreur fétiches. Pas devant la petite, qu'il disait. Je faisais semblant de bouder cinq minutes, et il me laissait choisir, Sam s'indignant du favoritisme avec beaucoup d'amusement. A la réflexion, je me demande si ce n'est pas Phil qui choisit les films lorsqu'ils ne sont que deux. Phil ne supporte pas la vue du sang après tout, alors pas étonnant qu'il ne permette pas à Sam de choisir les films. Ça me fout la frousse. Est-ce qu'il s'est **réellement** décidé à me prendre pour elle ?

J'ai raté la pétarade des grains de maïs qui se transforment en pops sous la chaleur. C'est à quoi je pense, un peu déçue, alors que je verse moi-même les popcorns dans le saladier, puis me retourne vers la gazinière pour attraper mon caramel. Il est liquide à souhait, se nappant comme il faut sur la surface blanche et légèrement caoutchouteuse des pops. D'une cuillère à soupe je les remue sans ménagement, afin que le caramel s'incruste bien. Et, me saisissant du saladier, je sors de la cuisine pour rejoindre Phil au salon.

Je me fige sur le seuil, mes mains se resserrant fermement sur le saladier. Phil est assis en tailleur, à un mètre de la télévision qui expose presque indécentement le visage statufié, mais non moins souriant, de Sam. Et je jure que je n'ai qu'une seule envie : m'en remettre une encore plus forte que celle dans la voiture.

Comment est-ce que je peux être **aussi** conne ? Non, parce qu'un niveau aussi élevé ne devrait pas être autorisé dans le jeu. *Comment* ai-je pu **oublier** que je n'avais **ni** sorti la cassette du magnétoscope **ni** éteint celui-ci et que, forcément, en appuyant sur le bouton de la télé, le visage de Sam s'afficherait de lui-même ?

Pauvre **conne**, vraiment. Je ne sais même pas comment mes mains réussissent à tenir le saladier tiède, comment mes yeux arrivent à retenir les larmes tant mon nez me pique, généralement prémices des grands sanglots ou des interminables éternuements.

' Phil. '

C'est comme s'il ne m'avait pas entendu. C'est peut-être le cas, d'ailleurs.

' Phil ! '

Ma voix s'est élancée toute seule, avec ces accents désespérés que je déteste cordialement. Mes pieds se résignent à bouger, enfin, et ils me jettent à genoux, me faisant presque heurter le corps immobile de mon beau-frère. Je regarde mes mains vides, haletante de la vitesse que mon corps a pris sans daigner m'avertir, me rends compte que le saladier a atterri miraculeusement sur la table basse, puis l'envie féroce d'étreindre Phil dans mes bras surgit en une déferlante. Je me maîtrise et pose seulement ma main sur son épaule. Je hoquète lorsque son visage se retrouve quasiment collé au mien, nos nez se touchant presque. Ses yeux fouillent les miens, alors je le laisse faire même si je ne sais ce qu'il y cherche. ' *Les yeux sont les miroirs de l'âme.* '. Une belle connerie, cette maxime, si quelqu'un veut mon avis.



' Tu... '

Inspiration, expiration et c'est reparti.

' Tu as choisi ? '

' Oui. '

Le souffle qui s'échappe de sa bouche vient heurter mes lèvres et mon menton. J'ai *vraiment* la frousse, là. Tellement que mes yeux s'agitent tous seuls, papillonnent joyeusement d'un bout à l'autre de la pièce, tout plutôt que le regarder.

' Mais je viens de changer d'avis. '

Sa respiration me frappe de nouveau, me rendant bizarrement fébrile et je tente de me reprendre, mon cerveau hurlant à l'abomination. C'est Phil, merde ! Le mec intouchable de par son statut de beau-frère, le mec qui m'a toujours semblé totalement asexué, plus encore lorsque Sam me confie leurs moments sous la couette. Je me rassure en me disant que je ne pourrais **JAMAIS** rien faire avec lui. Même pas envisageable, ce genre de scènes avec nous deux pour acteurs. Vu de l'extérieur, cela pourrait passer pour un mauvais remake de Deux soeurs pour un roi, si ça arrivait. Un très mauvais remake.

J'inspire à fond, décale mon visage sur le côté pour voir sa main posée sur le DVD d'Inception.

' Ah. Et on va mater quoi, alors ? '

' Attends. '

Et il plonge en avant pour se saisir de trois cassettes, qu'il déloge du meuble-télé. Il me les tend. Je réalise seulement en lisant l'étiquette du premier boîtier. ' *Mariage de Sam et Phil*. ' Oh la merde...

' Phil, tu veux vraiment qu'on regarde ça ? '

' Ouais. '

' Ok... '

Je lui prends les cassettes des mains, le chasse pour qu'il aille s'asseoir sur le canapé et insère la première dans le magnétoscope, après avoir retiré celle déjà dedans. Je me mets à trifouiller dans les plis du tapis pour retrouver la télécommande ainsi que ses piles, mais Phil me la donne, parfaitement reconstituée. Je zappe un peu, histoire de régler le son et l'image, puis reste désespérément ancrée à la moquette. Mes doigts la triturent d'ailleurs nerveusement. Je me raidis en entendant Phil réclamer :

' Sam, tu viens ? '

Merde merde merde merde merde et merde ! Pourquoi je lui ai dit qu'il pouvait m'appeler comme il voulait déjà ? Je jure que mes muscles dorsaux n'ont jamais pu être plus tendus qu'à ce moment-ci. Mais au secours, quoi !

' Sam. ', répète-t-il d'un ton posé.

Bordel. Bon ok, je l'ai cherché après tout. Je lui ai dit qu'il pouvait. Il faut que j'assume maintenant. Allez... !

Je m'enfonce dans le canapé avec moult précautions, comme si celui-ci allait me mordre. Je n'ai qu'à tendre le bras pour attraper les popcorns, et je sens Phil passer le sien autour de mes épaules, me forçant à m'appuyer sur lui pour mieux nous caler. Mon pouce presse le bouton gris, rectangulaire ' *Lecture* '.

Mes yeux sont grands ouverts, hypnotisés par l'écran de la télévision même si mon cerveau est en pause depuis un long moment, mes doigts collants sont partagés entre le caramel au fond du saladier et ma bouche, et je me sens flotter tellement la fatigue est présente. Je me redresse de stupeur lorsque mon regard tombe sur l'heure, affichée par le lecteur DVD. 08 : 07. Phil grogne, sûrement réveillé par mon brusque mouvement qui a fait tomber la couverture. Mon coude planté dans son ventre est également une possibilité. Il grogne, gigote, et ses paupières s'entrouvrent difficilement, collées par le sommeil. Je n'ose pas bouger le plus petit de mes orteils. La scène qu'affiche l'écran est probablement la dernière d'Inception et ça m'est bien égal. De toute manière, je n'ai quasiment rien suivi du film, toute engluée dans ma semi-léthargie comateuse. Je secoue Phil doucement, pour l'aider à émerger.

' Phil, c'est le matin. '

Je l'entends ronchonner quelques secondes, puis soupirer, et enfin il se redresse, se lève même.

' Je vais me coucher. '

Il disparaît dans ma chambre, alors que je continue de hocher bêtement la tête, enroulée étrangement dans la couverture rouge. Je finis par tituber, sauter à cloche-pied, à pieds-joints jusqu'au meuble-télé, et par éteindre pêle-mêle magnétoscope, lecteur DVD et télévision. Avant de rejoindre ma chambre, moi aussi.

Et, doucement, je clos la porte, nous poussant, nous enfermant ainsi tous les deux dans le mensonge. Le matelas est moelleux à souhait sous mon corps, la chaleur des bras de Phil réconfortante contre mon cou et ma hanche.

Alors, je crois que je vais essayer de faire comme tout le monde, puisque, de toute façon, c'est ce qui se passera. Que je le veuille ou non, le temps va passer et la douleur s'atténuera. C'est une loi universelle. Je vais juste essayer fort, très fort, de ne me souvenir que des bons moments. Parce que c'est tout ce qu'il reste à venir.



' Sam. '

Le murmure endormi de Phil, sa main qui caresse et retient fermement mes cheveux me donnent raison. C'est peut-être bien ça, le *pire*.

...

... Voilà c'est fini... merci beaucoup d'avoir lu jusque là et bonne continuation à vous, lecteur comme auteur. =)
Bye! ^o^



Les autres fictions de Ongi :

k <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4181.htm>

S'arrêter là <https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3643.htm>